

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Marella Caracciolo Chia, Ann Charney, Miguel Almeyda Morales

Hélène Rioux

Number 146, Summer 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66606ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rioux, H. (2012). Review of [Marella Caracciolo Chia, Ann Charney, Miguel Almeyda Morales]. *Lettres québécoises*, (146), 30–31.

☆☆☆ ½

MARELLA CARACCILO CHIA

Un bonheur inattendu, traduit de l'italien par Antonio D'Alfonso

Montréal, Leméac, 2011, 192 p., 21,95 \$.

Une histoire intrigante

Depuis quelques années, je marche sur le sentier d'une histoire intrigante, celle de Leone Caetani, quinzième duc de Sermoneta, époux de Vittoria Colonna. Voyageur et orientaliste, académicien apprécié de Lincei et membre du Parlement italien entre 1909 et 1913, Leone Caetani décide un beau jour de tout abandonner. (p. 7)

C'est ce que nous confie l'auteure d'*Un bonheur inattendu* dans le prologue de son ouvrage. L'aristocrate en question avait donc, à cinquante et un ans, quitté son épouse et son fils, son domaine, les honneurs rattachés à son nom et l'œuvre sur les origines de l'Islam à laquelle il consacrait la presque totalité de son temps, pour aller, avec une autre femme et leur fille, vivre modestement dans un petit village de l'Ouest canadien. Pourquoi cette rupture ?

Mais l'énigme restera irrésolue car, malgré toutes ses recherches, Marella Caracciolo Chia ne trouvera pas l'explication de ce geste hors du commun. Ayant accès aux archives familiales, elle tombera cependant sur une correspondance inattendue, celle que Vittoria, l'épouse délaissée, et le peintre Umberto Boccioni ont entretenue pendant une brève période. Forcée, faute de documents, de renoncer à son projet de départ, l'auteure décide alors de reconstituer cette idylle.

L'Isola di San Giovanni

La rencontre entre la duchesse, qui fut courtisée dans sa jeunesse entre autres par le roi d'Angleterre, et l'artiste a lieu en juin 1916 sur une île du lac Majeur ; Vittoria y séjourne depuis quelques jours, loin de « la frénésie mondaine qui s'engouffrait en elle l'hiver, lorsqu'elle vivait à Rome, à Londres ou à Paris » (p. 12). Quant à Boccioni, un peintre futuriste, il passe quelques jours à proximité, chez le marquis de Casanova, où il fait le portrait du pianiste Busoni.

Leur entente est immédiate ; leur attirance, réciproque. Ils se revoient quelques fois — le duc est à la guerre —, s'écrivent des lettres passionnées. C'est-à-dire qu'Umberto est passionné. Vittoria, elle, se montre plus réservée. Quand, par exemple, il dit :

Parle-moi de toi ! Parle-moi de notre avenir. Amour, tu m'as légué un amour terrible pour la vie ! Je veux revenir ! Je veux te revoir, t'adorer, comme tu veux ! (p. 155)

Ou :

Amour, abandonne-toi comme tu le faisais le soir. Ne me vois-tu pas à tes pieds, moi, fidèle amant ?

J'embrasse tes beaux grands yeux.

Ton B. (p. 155)

Elle répond en parlant de ses fleurs, du temps qu'il fait, des visites qu'elle reçoit, sa « petite vie », comme elle l'appelle.



MARELLA CARACCILO CHIA



La chaleur commence à se faire sentir. Sur l'Isolino, le vent aide à la supporter. Je m'occupe du jardin, je m'y promène avec mes paniers tôt le matin.

Toute mon affection, mon cher ami. (p. 148)

Leur amour n'a hélas pas d'avenir : Boccioni succombe le 17 août à la suite d'une chute de cheval et on ne saura jamais si Vittoria aurait eu, comme son mari, le courage de renoncer à ses privilèges.

Traduit de façon très convaincante par Antonio D'Alfonso, *Un bonheur inattendu* nous transporte dans un monde suranné, un peu superficiel, mais douloureusement romantique, pendant qu'une guerre atroce gronde à l'arrière-plan.

L'ouvrage contient aussi quelques photos des principaux personnages : Vittoria jeune, puis avec son mari et son fils, et enfin vieille dame dans son jardin quelques mois avant sa mort, Boccioni souriant dans son habit de soldat en juillet 1916, Leone et sa nouvelle famille.

☆☆☆

ANN CHARNEY

La petite cousine de Freud

Traduit de l'anglais par Lori Saint-Martin et Paul Gagné

Montréal, Hurtubise, 2011, 400 pages, 25,95 \$.

Un roman initiatique

Raconté à la première personne, *La petite cousine de Freud* relate l'enfance et l'adolescence d'Ellen, une jeune immigrée polonaise qui vit à Montréal avec sa mère.

L'histoire commence en 1952. Ellen a huit ans et, ce jour-là, elle attend l'arrivée de quelques réfugiés qui vont partager leur maison. Elle a toujours vécu seule avec sa mère — elle n'a pas connu



ANN CHARNEY



son père, mort dans des circonstances non élucidées, sans doute tragiques, « au mauvais endroit au mauvais moment » (p. 21), quand elle n'était qu'un bébé —, et l'arrivée de ces réfugiés, trois hommes et une femme, constitue pour elle un grand bouleversement. Une distraction, surtout. Si sa mère s'est résolue à un tel arrangement, c'est uniquement à cause des revenus qui l'aideront à payer le loyer de leur grande maison.

Ils ne resteront pas très longtemps, bientôt remplacés par Celia, la sœur aînée de sa mère, et Henryk, son nouveau mari. La relation entre ces deux-là est pour le moins ardue. Celia le déteste ouvertement — et surtout pas cordialement. Comme pour lui donner raison, on apprendra plus tard qu'Henryk est bigame : il a une femme en Russie dont il n'a jamais divorcé.

Entre-temps, Ellen poursuit ses études, se lie d'amitié avec Lydia, orpheline de père comme elle mais affligée d'une mère frivole, plus préoccupée par ses aventures amoureuses que par ses devoirs maternels. À un moment, Lydia sera d'ailleurs kidnappée par des sbires à la solde de la femme du dernier amant.

Ellen passe ses étés à New York, chez des cousins de sa mère. Elle y fait la connaissance de Peter avec qui elle aura plus tard, sans amour, sa première expérience sexuelle. À son premier voyage, elle est témoin d'un accident de train où une jeune femme perd la vie. La vision d'une sandale ensanglantée s'imprime dans la mémoire d'Ellen et marquera le début de sa vocation d'écrivaine.

Tout est là

Tout est donc là pour faire de ce roman une lecture passionnante. Bigamie, enlèvement, découverte de la sexualité, naissance d'une vocation. Pourtant — est-ce à cause de l'écriture un peu terne ? — l'histoire traîne en longueur et l'on a trop souvent l'impression de rester à la surface des choses. Tout est trop étale, et l'auteure semble poser sur les événements quotidiens comme sur les plus perturbants le même regard détaché.

Quoi qu'il en soit, *La petite cousine de Freud* offre une peinture juste des années cinquante et soixante à Montréal telles qu'elles ont été vécues par une communauté dont, sauf dans les livres de Mordecai Richler, par exemple, on a tout compte fait peu parlé. Et Ann Charney décrit leur vie de façon tout à fait différente. L'autre côté de la médaille, quoi !

J'oubliais : Ellen et sa mère seraient des parentes éloignées de Freud du côté de la grand-mère maternelle, un lien familial qui donne son titre au roman d'Ann Charney.



MIGUEL ALMEYDA MORALES

Azul, traduit de l'espagnol (Pérou) par Pierrette Richard

Québec, L'instant même, 2011, 128 p., 17,95 \$.

Le roman dans le roman

Ceux qui ont lu *Le barrio*, premier roman du même auteur paru à L'instant même en 2009, reconnaîtront le personnage d'Ángel. Homme de théâtre souffrant de la grave dépression qui avait suivi son coma éthylique, il était alors interné dans un hôpital psychiatrique.

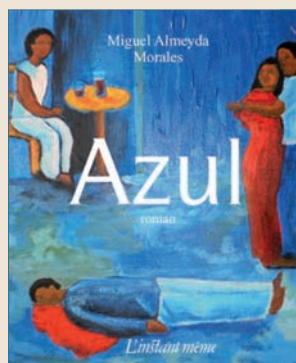
Il est toujours. Dans *Azul*, deuxième volet de la trilogie, ses amis d'enfance, Angela et Rafael, surnommé le Colorado, lui rendent fréquemment visite à l'hôpital. À ces occasions, Rafael lui lit son dernier roman (appelé aussi *Azul*), l'histoire d'un tueur à gages chargé d'en éliminer un autre, et désormais traqué, sa tête mise à prix. Nous le suivrons dans sa course effrénée de Lima à La Havane, puis à Miami, à New York, à Montréal.

Miguel Almeyda Morales brosse avec originalité le portrait de Péruviens malmenés par la vie.

Comme *Le barrio*, où s'entremêlaient l'histoire d'Ángel et des bribes de la pièce de théâtre qu'il montait avec ses compagnons d'infortune, *Azul* traite de la création. Ici, la narration associe habilement l'histoire des protagonistes, des extraits du roman, des lettres et des poèmes de Rafael. Une sorte de jeu de miroirs où les reflets des uns et des autres se confondent souvent. La création est vue comme moyen d'échapper à leur destin, un destin de misère, de violence, qui semblait pourtant immuable. De se libérer d'un cauchemar. L'horizon fermé s'ouvre enfin et Ángel sera sauvé. On l'espère. Le dernier volet nous le dira peut-être.

L'avion qui l'emporterait vers la réalisation de ses rêves l'attendait sur la piste. Il n'avait aucun bagage, seulement le manuscrit du roman du Colorado et son journal, c'était tout ce qu'il lui restait de sa vie. Des mots. (p. 127)

Dramaturge, poète, peintre, scénariste, Miguel Almeyda Morales brosse avec originalité le portrait de Péruviens malmenés par la vie mais animés par l'espoir tenace, indestructible, de s'en sortir.



MIGUEL ALMEYDA MORALES